



Contes et légendes d'autrefois

Lawton Evans & Horace Scudder



Image de couverture : *Islamic illustration of the Seven Sleepers from a Persian Qissa al-anbiyā* (1577).

Ce livre est composé de la traduction de deux livres : *Book of Legends* d'Horace Scudder et *Old Time Tales* de Lawton Evans.

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

Contes et légendes d'autrefois

Par Lawton Evans & Horace Scudder

TRADUCTION
MAEVA DAUPLAY



Préface

L'auteur de cet ouvrage ne prétend nullement à l'originalité dans l'écriture de ces contes d'autrefois. Ils ont été glanés auprès de nombreuses sources et constituent le patrimoine commun de tous ceux qui aiment les réécrire et les réécouter. Seuls les mots appartiennent au conteur ; l'histoire elle-même est aussi vieille que l'humanité.

Au fil des années et à force d'être racontées, la frontière entre réalité et fiction s'est estompée. Peu importe ce qui est vrai et ce qui est faux ; c'est l'histoire elle-même qui compte, et il n'y a pas lieu de se demander si elle s'est réellement produite ou non. Une grande partie relève clairement de la fiction, mais une grande partie est vraie. Ne soyons pas trop critiques envers une histoire vieille de plusieurs siècles.

Quoi qu'il en soit, les récits contenus dans cet ouvrage font partie du grand héritage que les garçons et les filles d'aujourd'hui ont reçu du passé, et auquel ils ont pleinement et librement droit. Si leur lecture apporte un peu plus de plaisir ou d'information à ceux qui sont toujours jeunes de cœur parce qu'ils vibrent toujours pour le romanesque et l'aventure, l'auteur de ces contes d'autrefois sera amplement récompensé.

LAWTON EVANS

I. La légende d'Hiawatha

Sur les rives du lac Tiotó, que l'on appelait aussi le Lac de la Croix, vivait autrefois un homme célèbre nommé Hiawatha, ce qui signifie « l'Homme Sage ». On lui avait donné ce nom à cause de sa grande sagesse dans les conseils et de son courage à la guerre.

L'origine de Hiawatha était mystérieuse. Il possédait un canot extraordinaire qui avançait sans pagaie, obéissant simplement à sa volonté. Il en prenait grand soin et ne l'utilisait que pour se rendre aux grands conseils des tribus.

C'est Hiawatha qui apprit à son peuple à cultiver le maïs et les haricots. Grâce à ses enseignements, les rivières furent débarrassées des obstacles qui gênaient la navigation et les lieux de pêche furent améliorés. Il aida également les hommes à vaincre les monstres qui ravageaient alors le pays.

Le peuple écoutait ses paroles avec un respect toujours plus grand. Il leur donna des lois sages et de précieux conseils qu'il disait tenir du Grand Esprit. Car avant de vivre parmi les hommes, il n'avait été inférieur qu'à lui seul en puissance.

Hiawatha choisit les Onondagas comme son peuple. Les années passèrent dans la prospérité. Parmi toutes les tribus, les Onondagas devinrent célèbres pour leur sagesse et leur savoir. Toutes les autres tribus reconnaissaient leur privilège d'allumer le feu des conseils. Mais au sommet même de leur prospérité survint un grand danger.

Des guerriers féroces venus du nord des Grands Lacs envahirent le pays. Partout où ils passaient, ils massacraient sans distinction les hommes, les femmes et les enfants. La terre entière semblait vouée à la destruction. Le peuple était rempli de crainte. Alors Hiawatha leur conseilla de ne pas combattre chacun de leur côté. Il proposa de réunir un grand conseil auquel seraient invitées toutes les tribus, de

l'est à l'ouest. Il fixa la rencontre sur une hauteur dominant le lac Onondaga.

Lorsque le jour arriva, les chefs se réunirent. Une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants se rassembla également, espérant qu'un secours merveilleux leur serait accordé.

Trois jours passèrent. Mais Hiawatha n'était toujours pas arrivé. La foule commençait à s'inquiéter. On envoya alors des messagers jusqu'à Tioto. Ils trouvèrent Hiawatha pensif et inquiet. Il avait le pressentiment qu'un malheur surviendrait s'il assistait à cette assemblée. Mais les messagers insistèrent avec tant d'ardeur qu'il accepta finalement de venir. Il fit monter sa fille dans son merveilleux canot et partit avec elle vers le conseil. Bientôt, l'immense rassemblement apparut au loin.

Lorsque le peuple aperçut Hiawatha glissant sur les eaux dans son canot magique, des cris de joie s'élevèrent de toutes parts. Après avoir débarqué, il commença à gravir la pente qui conduisait au lieu de réunion. Sa fille marchait à ses côtés.

Soudain, un étrange bruissement se fit entendre dans le ciel. Tous levèrent les yeux. Là-haut apparaissait un point sombre, semblable à un petit nuage. Le point grossissait rapidement et descendait avec une vitesse effrayante. La peur s'empara de la foule. Les gens s'enfuirent dans toutes les directions. Mais Hiawatha demeura immobile. Sa fille resta près de lui. Il jugeait lâche de fuir et pensait qu'aucun homme ne pouvait échapper aux desseins du Grand Esprit.

L'objet se rapprocha encore. Alors chacun put distinguer un gigantesque oiseau blanc aux longues ailes déployées. L'oiseau plongea vers la terre avec une force terrible. Dans un immense battement d'ailes, il s'abattit sur la jeune fille et l'écrasa au sol. Le visage de Hiawatha resta impassible. Pourtant, chacun comprit qu'il connaissait l'étendue de son malheur.

Sans prononcer un mot, il fit signe aux guerriers d'approcher. L'oiseau avait été tué par la violence de sa chute. Les guerriers s'avancèrent l'un après l'autre et prélevèrent chacun une plume de son plumage blanc pour s'en parer. Mais un nouveau chagrin

attendait Hiawatha. Lorsque l'on déplaça l'oiseau, on ne trouva aucune trace de sa fille. Son corps avait disparu. Alors une profonde tristesse assombrit le visage du sage.

Il demeura seul dans son silence. Personne n'osa parler. Le peuple attendit. Enfin, Hiawatha se redressa. Avec calme et dignité, il marcha jusqu'à la place d'honneur du conseil. Le premier jour, il écouta attentivement les discours des chefs. Le lendemain, il se leva et prit la parole.

— Mes amis, mes frères, dit-il, vous appartenez à de nombreuses tribus et vous êtes venus de très loin. Nous sommes réunis pour notre sécurité commune. Comment pouvons-nous vaincre ces ennemis si nous combattons séparément ? Tant que nous resterons divisés, nous ne pourrons leur résister. Mais si nous nous unissons dans une même fraternité, nous pourrons les chasser de notre pays.

Puis il s'adressa à chacune des tribus. Aux Mohawks, il dit :

— Vous serez la première nation, car vous êtes puissants et courageux à la guerre.

Aux Oneidas :

— Vous serez la deuxième nation, car vos conseils sont toujours sages.

Aux Onondagas :

— Vous serez la troisième nation, car vous êtes doués pour la parole.

Aux Sénécas :

— Vous serez la quatrième nation, car nul ne vous égale à la chasse.

Aux Cayugas :

— Vous serez la cinquième nation, car vous connaissez mieux que tous l'art de cultiver le maïs, les haricots et de construire des habitations.

Puis il poursuivit :

— Unissez-vous, ô cinq nations ! N'ayez qu'un seul intérêt et aucun ennemi ne pourra vous vaincre. Les peuples plus faibles pourront se placer sous notre protection, et nous les défendrons. Si nous restons unis, le Grand Esprit nous accordera sa faveur. Nous serons libres, prospères et heureux. Mais si nous demeurons divisés, nous risquons d'être vaincus et oubliés.

Lorsque Hiawatha eut terminé, tous comprirent la sagesse de ses paroles. Le lendemain, le conseil adopta son projet d'union. Après cela, Hiawatha adressa encore quelques conseils au peuple. Puis il leur fit ses adieux. Car il sentait que sa mission parmi les hommes était achevée.

Il descendit alors vers le rivage et prit place dans son canot mystérieux. Au moment où il s'assit, une douce musique se fit entendre dans les airs. Le peuple regardait avec émerveillement son chef bien-aimé. Peu à peu, le canot s'éloigna. Bientôt, Hiawatha disparut à leurs yeux. On disait qu'il était parti vers l'Île des Bienheureux, où demeurait le Grand Esprit.

Alors le peuple s'écria :

— Adieu, Hiawatha !

Les forêts sombres murmurèrent :

— Adieu, Hiawatha !

Les vagues du rivage semblèrent soupirer :

— Adieu, Hiawatha !

Et le héron des marais poussa son cri :

— Adieu, Hiawatha !

Ainsi partit Hiawatha le Bien-Aimé. Il s'éloigna dans la gloire du soleil couchant, à travers les brumes violettes du soir, vers les Îles des Bienheureux et le pays de l'Au-delà.

— Il doit être tard, pensa-t-il. Je me demande où sont passés le vieil homme et l'ânesse. Ils ont sans doute dû s'éloigner.

Il les chercha partout, mais sans succès. Finalement, il remarqua des empreintes dans la terre meuble. Il y en avait tant qu'il comprit aussitôt ce qui s'était passé. Des voleurs avaient capturé le vieillard et l'ânesse pendant son sommeil.

— Hélas ! s'écria-t-il. J'ai trahi la confiance que l'on avait placée en moi. Que vais-je dire au saint homme qui a guéri ma patte ?

Le cœur lourd, il reprit lentement le chemin du monastère.

Lorsqu'il entra dans la cellule de Jérôme, celui-ci lui demanda :

— Pourquoi es-tu seul ? Où sont le vieil homme et l'ânesse ?

Le lion baissa la tête jusqu'au sol et glissa sa queue entre ses pattes.

— Tu as mangé l'ânesse et le vieillard, dit Jérôme, et tu as trahi ma confiance. Désormais, tu prendras la place de l'ânesse. Tu porteras les paniers sur ton dos et quelqu'un te conduira chaque jour dans la forêt pour rapporter du bois.

Et c'est ainsi que les choses se passèrent. Le roi des animaux dut remplacer l'ânesse disparue. Chaque jour, on le conduisait dans la forêt et il revenait chargé de bois pour le monastère.

L'été passa. Puis vint le printemps. Des caravanes de chameaux chargés des riches marchandises de Damas traversaient la région en route vers l'Égypte. Il leur arrivait souvent de s'arrêter au monastère pour se reposer et prendre de l'eau.

Un jour, tandis qu'on chargeait du bois sur son dos près d'un groupe d'arbres, le lion entendit craquer des branches. Il se retourna. Une caravane approchait. De grands chameaux portaient des ballots de marchandises. Et au milieu d'eux se trouvait l'ânesse.

Reconnaissant son ancienne compagne, le lion bondit en avant. Il renversa l'homme qui le chargeait et dispersa le bois dans toutes les directions. L'ânesse s'élança à sa rencontre. Les deux amis se

retrouvèrent avec les plus grandes démonstrations de joie et d'affection. Alors le lion poussa devant lui les chameaux et leurs conducteurs en direction du monastère. Et chaque fois que l'un d'eux se retournait, il montrait ses crocs et grondait si féroceement qu'ils tremblaient de peur. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au monastère.

Le lion et l'ânesse se rendirent aussitôt à la cellule de Jérôme. Celui-ci était occupé à copier un manuscrit. Le lion rugit. L'ânesse lançait ses braiments.

Jérôme sortit en hâte pour voir ce qui se passait. Il reconnut immédiatement l'ânesse. Puis, voyant que le lion avait rassemblé tous les conducteurs de chameaux, il leur dit :

— C'est donc vous qui avez volé mon ânesse et emmené mon vieillard. Je vais vous faire punir, et je demanderai pardon à cette noble bête pour l'injustice que je lui ai faite.

Les conducteurs tombèrent à genoux. Ils avouèrent leur faute.

— Saint Père, s'écrièrent-ils, épargnez-nous ! Le vieillard est sain et sauf à Damas, et voici votre ânesse. Ne laissez pas le lion nous dévorer. Pardonnez plutôt notre faute et laissez-nous repartir en paix.

Jérôme réfléchit quelques instants. Puis il répondit :

— Je vous laisserai la vie sauve et vous pourrez repartir. Mais que ceci vous apprenne à ne jamais prendre ce qui appartient à autrui.

Le lion et l'ânesse écoutèrent attentivement ces paroles. Ils regardèrent les conducteurs s'éloigner, puis se déclarèrent satisfaits de cet arrangement. Ils partirent alors ensemble chercher leur repas avant de s'étendre côte à côte pour se raconter leurs aventures.

Et voilà pourquoi, dans les images de saint Jérôme, on voit presque toujours un lion couché paisiblement à ses pieds.

XXII. Charlemagne et l'anneau magique

Charlemagne était un grand et bon roi dont on raconte une foule d'histoires merveilleuses. Certaines sont vraies, mais beaucoup appartiennent au domaine de la légende. Il vécut à l'âge des héros, une époque où les peuples attribuaient à ceux qu'ils admiraient des qualités bien plus extraordinaires que celles qu'ils possédaient réellement. C'est ainsi que de nombreux récits fabuleux sont parvenus jusqu'à nous.

Après la mort de sa troisième épouse, Charlemagne épousa une belle princesse orientale nommée Frastrada. Or cette princesse possédait un anneau magique dont le pouvoir était extraordinaire : quiconque le portait, ou même le détenait, devenait irrésistible aux yeux des autres.

Lorsque Frastrada aperçut le grand Charlemagne au cours d'un de ses voyages, elle passa l'anneau à son doigt. Aussitôt, l'empereur tomba sous son charme. S'agenouillant devant elle, il lui dit :

— Madame, jamais je n'ai contemplé créature aussi belle. Je vous supplie de partager avec moi mon trône et mes royaumes. Mon cœur vous appartient tout entier. Venez sans tarder dans mon palais de France.

Fastrada accepta, et ils furent bientôt mariés. On installa la nouvelle reine dans sa demeure avec un faste éclatant. Tant qu'elle porta l'anneau magique, Charlemagne lui témoigna une affection et un dévouement sans limites.

Il faut dire que Frastrada était douce, gracieuse et digne de tout l'amour que son époux lui prodiguait. Mais un jour, la reine tomba gravement malade. Elle comprit bientôt que sa fin approchait.

L'anneau magique brillait toujours à son doigt, et elle refusait de s'en séparer. En le regardant, elle se disait :

— Lorsque je serai morte, une autre femme portera cet anneau et recevra l'amour de mon seigneur et roi. Ah ! si seulement je pouvais l'emporter avec moi dans la tombe !

Sur ces mots, rassemblant ses dernières forces, elle retira l'anneau de son doigt et le cacha dans sa bouche. Peu après, elle rendit le dernier soupir. De solennelles cérémonies furent préparées pour ses funérailles.

On avait prévu d'ensevelir son corps dans la cathédrale de Mayence, mais Charlemagne était accablé d'une douleur si profonde qu'il refusait de se séparer de sa reine bien-aimée. Il négligea les affaires du royaume et passa des journées entières auprès du corps de Frastrada, refusant qu'on l'enterre.

Le plus fidèle conseiller de Charlemagne était l'archevêque Turpin. Voyant le désespoir de son maître, il dit à ceux qui l'entouraient :

— Notre seigneur est certainement sous l'emprise d'un étrange enchantement. Je soupçonne que la reine, si belle et si charmante de son vivant, exerce encore après sa mort le même pouvoir mystérieux que nous lui avons toujours connu.

L'archevêque résolut de découvrir le secret. Profitant d'un moment où le roi, épuisé par les larmes et le jeûne, s'était assoupi auprès du corps, Turpin entra discrètement dans la chambre. Il examina soigneusement la défunte. Finalement, dans sa bouche, il découvrit l'anneau magique qu'il soupçonnait depuis longtemps d'être la source de son pouvoir.

En un instant, il s'en empara et le passa à son propre doigt. Au même moment, le roi se réveilla. Aussitôt, le charme qui le retenait auprès de la reine fut rompu. Il regarda le corps de Frastrada avec un frisson de répulsion et ordonna immédiatement qu'on procède à son enterrement.

Mais désormais, c'était l'archevêque qui devenait l'objet de son affection. Charlemagne se jeta à son cou avec une ardeur surprenante.

— Vous ne me quitterez jamais, s'écria-t-il. Je vous donne tout l'amour que je portais à ma défunte épouse. Votre absence me serait insupportable.

Grâce au pouvoir de l'anneau, Turpin réussit à convaincre le roi de recommencer à manger, à boire et à gouverner son royaume. Cependant, l'admiration sans bornes que lui témoignait Charlemagne finit par devenir un véritable supplice.

Le vieil archevêque se lassait des déclarations d'affection éternelle et souhaitait ardemment retrouver sa tranquillité. Mais comment se débarrasser de l'anneau sans qu'il tombe entre de mauvaises mains ?

Turpin était déjà âgé, tandis que Charlemagne était encore dans toute la force de l'âge. L'empereur exigeait sa présence partout. Il l'emmenait à la chasse, le faisait dormir sous la même tente et, chaque matin, demandait aussitôt :

— Où est Turpin ?

Quand il partait à cheval, il ordonnait :

— Préparez une monture pour l'archevêque.

À table, il disait :

— Servez les meilleurs mets à mon cher Turpin.

Et il refusait de s'endormir avant de savoir que l'archevêque reposait à proximité. Le pauvre prélat était épuisé. Cette affection envahissante dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer. Finalement, il décida qu'il fallait se débarrasser de l'anneau.

Une nuit de pleine lune, il quitta discrètement le camp impérial et s'enfonça seul dans la forêt. Il marchait sous les arbres en réfléchissant à son malheur. Bientôt, il arriva au bord d'un lac paisible dont les eaux reflétaient la lumière argentée de la lune. Il s'assit sur la rive.

— Que vais-je faire ? murmura-t-il. Le roi me suit partout et exige de moi les efforts d'un jeune homme. Ah ! si seulement j'avais laissé l'anneau dans la bouche de la reine !

Tout en méditant ainsi, il retira l'anneau de son doigt. Une idée lui vint soudain. Le meilleur moyen de le faire disparaître était de le jeter au fond du lac, où personne ne pourrait jamais le retrouver. Sans hésiter davantage, il lança l'anneau aussi loin que possible dans les eaux sombres. Puis il retourna à la tente royale et s'endormit.

Le lendemain matin, Charlemagne ouvrit les yeux et regarda l'archevêque avec une parfaite indifférence.

— Mon ami, lui dit-il, vous pouvez reprendre vos occupations habituelles. Je n'ai plus besoin de votre présence constante. Je vois que les chasses vous fatiguent beaucoup. Vous êtes mon fidèle conseiller et je vous ferai appeler lorsque j'aurai besoin de vous. D'ici là, vous êtes libre.

Ce jour-là pourtant, le roi semblait étrangement agité. Il avait l'air de chercher quelque chose sans savoir quoi.

Après avoir rassemblé ses compagnons, il sonna du cor et partit chasser. Vers midi, poursuivant un gibier, il se retrouva séparé de sa suite. Arrivé dans une clairière, il mit pied à terre et s'étendit dans l'herbe au bord d'un magnifique lac. C'était précisément celui où l'anneau avait été jeté.

Charlemagne contempla longuement les eaux scintillantes. Peu à peu, il en tomba amoureux.

— Quelle eau merveilleuse ! s'exclama-t-il. Quel endroit enchanteur pour vivre éternellement ! Il y a certainement dans ces eaux quelque chose qui apaise l'âme et donne envie de demeurer ici pour toujours.

Lorsque ses compagnons le retrouvèrent, ils le virent penché au-dessus du lac, recueillant l'eau dans ses mains et contemplant ses profondeurs d'un air rêveur. Ils eurent beaucoup de peine à le convaincre de quitter les lieux. Seul Turpin connaissait le secret. Il savait que l'anneau reposait au fond du lac et que c'était désormais

lui qui attirait l'amour et l'admiration du roi. Mais il ne révéla jamais la vérité à personne.

Avant de consentir à retourner à son campement, Charlemagne déclara :

— C'est ici que je construirai une chapelle, et elle portera le nom d'Aix-la-Chapelle.

Quelques années plus tard, son projet fut réalisé. L'édifice fut construit sur les bords du lac, à la grande satisfaction de l'empereur, et il devint le premier monument de ce qui allait être sa capitale favorite.

XXXI. La Tour aux Souris

Hatto était évêque de Fulda. Or, selon toute logique, un évêque devrait être un homme bon et bienveillant envers son peuple. Mais Hatto était tout le contraire. Par toutes sortes d'intrigues et de manœuvres malhonnêtes, il réussit à devenir évêque de Mayence, bien que de nombreux candidats fussent bien plus dignes que lui de cette charge.

— Qu'importe la manière dont on obtient une fonction, pourvu qu'on parvienne à l'obtenir ? avait coutume de dire l'évêque.

Une fois devenu évêque de Mayence, il se mit à opprimer son peuple de toutes les façons possibles. Il imposa de lourdes taxes afin de construire de vastes bâtiments et de satisfaire son goût du luxe. Il établit également des péages sur tous les navires qui passaient devant son château sur le Rhin, afin d'accroître encore davantage sa fortune.

— Je ne serai satisfait que lorsque je serai l'évêque le plus riche de tout le Rhin. D'ailleurs, à quoi sert le peuple, sinon à payer ses dirigeants ?

Et le peuple dut se contenter de cette réponse.

Près de Bingen, sur le Rhin, Hatto fit construire une solide tour au milieu même des eaux tumultueuses. Ainsi, tous les navires qui passaient pouvaient être arrêtés facilement et contraints de payer de lourds droits aux agents de l'avidé évêque. Pendant longtemps, les bateaux furent arrêtés et les capitaines durent acquitter les sommes exigées. L'évêque devint extrêmement riche, mais aussi de plus en plus orgueilleux et cruel.

Au bout de quelque temps, une pénurie de nourriture frappa le pays. Une longue sécheresse avait desséché les champs. Les rats et autres vermines avaient dévoré une grande partie des récoltes. La

grêle avait détruit ce qui restait des moissons. Une terrible famine menaçait désormais la population.

Lorsque l'évêque apprit la détresse de son peuple, il convoqua ses serviteurs et leur dit :

— J'entends dire que les vivres deviennent rares dans le pays et que le peuple commence déjà à souffrir de la faim. Avant que la situation n'empire, achetez tout le grain que vous pourrez trouver et entreposez-le dans mes granges près de la tour du Rhin.

Puis il leur remit de l'argent.

Les agents parcoururent le pays, achetant toutes les réserves de céréales qu'ils trouvaient et payant les prix demandés. D'innombrables chariots sillonnèrent les routes pour transporter le grain jusqu'aux granges de l'évêque, jusqu'à ce qu'elles soient pleines à déborder.

Lorsque Hatto contempla ses immenses réserves, il se dit :

— Voilà de quoi nourrir mes amis et moi pendant de nombreuses années. Quoi qu'il arrive au peuple, je ne manquerai de rien.

Puis il ordonna qu'on lui apporte à manger et à boire, s'étendit sur sa couche et se félicita de sa prévoyance.

Peu après, la famine redoutée s'abattit sur les pauvres gens. On ne trouvait plus de grain nulle part. Les habitants se rappelèrent alors avec effroi toutes les réserves qu'ils avaient vendues à l'évêque.

— Allons voir l'évêque et rachetons-lui le grain que nous lui avons vendu, se dirent-ils.

Mais l'évêque exigeait des prix exorbitants, trois ou quatre fois supérieurs à ceux qu'il avait lui-même payés. Encore ne vendait-il qu'une faible quantité, tirée d'une seule grange. Quant aux autres, il refusait catégoriquement qu'on les ouvre.

La misère devint épouvantable. Les pauvres gens mangeaient des racines, des baies sauvages et même leurs chiens et leurs chats pour rester en vie.

— Retournons voir l'évêque et supplions-le de nous donner de la nourriture avant que nous ne mourions tous, s'écriaient-ils dans leur désespoir.

Pendant ce temps, l'évêque festoyait avec ses amis. Ses cuisiniers avaient préparé un somptueux banquet composé de pains, de gâteaux, de gibier provenant de ses forêts et de poissons pêchés dans le Rhin. De précieux vins, issus des vignobles qui couvraient les coteaux voisins, coulaient à flots.

Soudain, un grand tumulte s'éleva à l'extérieur du château.

— Quel est donc ce bruit que j'entends ? demanda l'évêque à l'un de ses serviteurs.

— Ce sont les habitants, Monseigneur, répondit celui-ci. Ils vous supplient de leur donner de la nourriture pour eux et leurs familles, afin qu'ils ne meurent pas de faim.

— Chassez ces mendiants ! Je n'ai rien pour eux. S'ils meurent de faim, tant mieux ; il y aura moins de bouches à nourrir !

Et l'évêque éclata de rire. Mais le serviteur répondit :

— Monseigneur, ils refusent de partir avant de vous avoir vu. Ils souhaitent vous exposer eux-mêmes leur misère.

— Très bien, qu'ils entrent donc ! Plus vite je les verrai, plus vite je serai débarrassé d'eux.

Les portes du château furent ouvertes. Les hommes, les femmes et les enfants affamés s'y engouffrèrent. Leurs visages étaient émaciés par la faim. Certains enfants, trop faibles pour marcher, devaient être portés dans les bras.

La foule traversa les couloirs, gravit les escaliers et arriva dans la grande salle où l'évêque et ses invités étaient attablés. Là, ils racontèrent leur triste situation. Ils expliquèrent que les récoltes avaient été perdues, qu'il n'y avait plus de grain dans tout le pays. Ils implorèrent l'évêque de leur céder une petite partie des réserves entassées dans ses granges ou, à défaut, de leur en vendre à n'importe quel prix.

L'évêque les écouta. Puis une idée particulièrement cruelle lui vint à l'esprit.

— Très bien, dit-il en souriant et en s'inclinant avec une ironie moqueuse. Vous pourrez entrer dans l'une de mes granges. Tout ce qui s'y trouve sera à votre disposition et vous pourrez emporter tout ce que vous voudrez.

Il ordonna qu'on lui apporte les clés.

Les pauvres gens poussèrent des cris de joie et bénirent l'évêque, croyant qu'il allait enfin leur venir en aide. Il les conduisit le long d'un chemin jusqu'à une grande grange vide et fit ouvrir la porte afin qu'ils puissent entrer. Mais dès qu'ils furent tous à l'intérieur, il ordonna de refermer la porte et de la verrouiller solidement de l'extérieur. Puis il déclara avec une cruauté féroce :

— Voilà les rats pris au piège. Débarrassons-nous-en une bonne fois pour toutes !

Et il commanda à ses serviteurs d'incendier le bâtiment.

De retour auprès de ses convives, il leur demanda d'écouter le rugissement des flammes et les cris des malheureux.

— Écoutez les souris des champs qui couinent ! dit-il. Quand j'attrape des rats, je les brûle toujours.

Mais voici maintenant la fin de l'histoire. Du bâtiment en flammes surgirent soudain des milliers et des milliers de véritables rats. Ils étaient gros, féroces et rendus furieux par l'incendie qui les avait chassés de leur repaire.

Comme une vague déferlante, ils sortirent du bâtiment, envahirent le chemin, franchirent les murs et se précipitèrent droit vers le château de l'évêque. Ils montèrent les marches, envahirent les couloirs et pénétrèrent dans la salle où l'évêque festoyait avec ses amis.

Les invités se levèrent et s'enfuirent en hurlant de terreur. L'évêque cria :

— Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Comment me débarrasser de ces rats ?

Mais ses amis étaient déjà loin et il se retrouva seul. Les rats se jetèrent sur lui de leurs yeux brillants et de leurs dents affamées. L'évêque bondit par une fenêtre, dévala la berge du Rhin et sauta dans une barque. Les rats le poursuivirent. Il traversa le fleuve à toute vitesse, mais les rats nageaient derrière lui. Il aborda l'île où il avait construit sa tour destinée à percevoir les péages des navires. Les rats y débarquèrent eux aussi. Il se précipita dans la tour et claqua la porte derrière lui. Les rats rongèrent le bois, percèrent des trous et pénétrèrent à l'intérieur par centaines. Enfin, ils avaient rejoint l'évêque dans sa propre tour. Ils se jetèrent sur lui et le dévorèrent jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui que ses os.

Lorsque les habitants arrivèrent le lendemain, ils ne trouvèrent plus un seul rat. Ils ne trouvèrent pas davantage l'évêque. Il ne restait que quelques ossements épars sur le sol. Et jusqu'à ce jour, on appelle cet endroit la Tour aux Souris, et les habitants racontent encore l'histoire du cruel évêque qui fut dévoré par les rats.